

Le prix des chiffons

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **45 (1907)**

Heft 42

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-204556>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

de détruire les dialectes méridionaux ? Faut-il vraiment lutter, comme le demandent certains, contre une langue qui fait partie de notre patrimoine, que nous avons bégayée tout enfants et que nous avons apprise sur les genoux de nos grand-mères ? Nous ne le croyons pas.

Nos petits méridionaux sont bilingues et de ce fait, ils ont sur les écoliers du nord de la France une supériorité incontestable. Leur langue est parlée dans quarante départements, d'une mer à l'autre ; d'autre part, la connaissance du dialecte gascon, béarnais, languedocien, limousin ou provençal leur rend à peu près compréhensible l'espagnol, l'italien, le portugais et le roumain.

Tous ces idiomes ont en effet pour caractère commun d'être des transformations du latin parlé dans les différentes parties de l'empire romain, et ils constituent le groupe linguistique des langues romanes.

Nos petits paysans méridionaux n'ont pas l'aristocratie avantagée d'apprendre le grec et le latin, mais ils ont la ressource de connaître le patois, langue *presque morte* issue du latin et dont ils peuvent tirer un excellent parti dans l'étude de la langue française. Le patois leur permet, par exemple, de découvrir l'étymologie d'un grand nombre de mots français.

Il suffit, pour s'en convaincre, de considérer les mots gascons suivants, que nous prenons au hasard, et dans lesquels la racine latine se retrouve à peu près intacte :

Carn (chair) ;
Cap (tête) ;
Estello (étoile) ;
Hort (jardin).

Nous concluons en disant que les dialectes méridionaux possèdent des titres sérieux pour mériter notre respect. Ils sont d'ailleurs en voie d'extinction lente mais sûre. L'école primaire, le service militaire et la disparition de la vie provinciale font chaque jour reculer leur domaine.

Sans aller aussi loin que les félibres, qui ont la prétention de les faire enseigner dans les écoles primaires, nous souhaitons qu'on ne les combatte point dans nos écoles. Tout vrai méridional aura toujours pour eux le respect attendu qu'il éprouve devant les monuments en ruine d'un lointain passé.

Ces monuments n'ont plus aucune utilité pratique, c'est vrai, nous y sommes tout de même très attachés, parce qu'ils parlent à la fois à notre esprit et à notre cœur.

Le prix des chiffons. — X. à un de ses amis qu'il n'a pas vu depuis longtemps :

— Voilà bien une année, depuis ton mariage, que nous ne nous sommes rencontrés ! Eh bien, la vie conjugale, ça te va ?

— Entre nous soit dit, si j'avais su ce que j'aurais à régler de notes de couturière...

— Tu ne te serais pas marié ?

— J'aurais épousé la couturière.

Le certificat. — Le médecin, à la bonne à qui il a donné ses huit jours :

— Vous comprendrez, Anna, que je ne vous délivre pas de certificat.

— Oh ! monsieur n'aura pas cette cruauté ! Et puis, qu'est-ce que ça fait à monsieur de m'en écrire seulement un tout petit bout, comme pour un remède !

Quelle est la folle ? — Madame Bougon tance sa bonne :

— Dites-moi, Rosalie, est-ce vous qui êtes folle ou bien moi ?

— Oh ! je ne ferai pas cette injure à madame de croire qu'elle se tient des domestiques qui ont perdu la boule.

Trop modeste. — Ainsi, Ernest, tu n'as pas su répondre à une seule des questions qu'on t'a posées à ton examen de droit ?

— Que veux-tu, maman, je n'ai pas voulu faire étalage de mon savoir.

JOLIS, NOS BONS AIEUX !

An ! ils la menaient belle, nos bons aïeux. On ne s'accommoderait certes pas facilement, à notre époque, de la compagnie des courtisans et courtisanes du « Roi-Soleil », tout brillants qu'ils fussent, et l'on aurait grand peine à réprimer, à la vue de certaines de leurs manières, une répugnance que nous affichons aujourd'hui pour bien moins.

M. Alfred Franklin, dans son ouvrage : « La vie privée d'autrefois », en a conté de drôles sur les usages du grand monde, du xii^e au xvi^e siècles. Rappelons-en quelques-uns.

Le xvi^e siècle affiche, en matière de toilette et de propreté, des idées vraiment étrangères, dit-il. Marguerite de Navarre, la charmante sœur de François I^{er}, vante la beauté de ses mains, « encore qu'elle ne les ait pas dégrasées depuis huit jours ».

On mangeait sans fourchette, et il était ingénuement recommandé aux gens du monde de ne pas se moucher avec la main qui prenait la viande.

Erasme pense qu'il convient de ne pas faire tomber sur ses voisins de table les insectes dont on se débarrasse en se grattant la tête...

Et cette malpropreté, on la recouvre de cosmétiques, de fards, d'essences, de pâtes et de parfums. C'est en 1640 seulement, que paraissent les *Loix de la galanterie*, code du bon ton, qui recommande de se baigner « quelquefois », de se laver les mains « tous les jours » et de se laver le visage « presque aussi souvent ».

Sous le grand règne encore, beaucoup de gens de haut rang se contentaient de promener sur leur visage un petit tampon de coton imbibé d'alcool aromatisé. Un manuel de la fin du xvi^e siècle déconseille l'usage de l'eau dans la toilette, par la raison que l'eau « rend le visage plus susceptible du froid pendant l'hiver et du hâle pendant l'été ». Lorsque Christine de Suède arriva en France, ses mains étaient si crasseuses qu'on n'en pouvait nullement distinguer la beauté.

Si telles étaient les reines, que supposer des dames d'honneur et des femmes de chambre ? Et que croire de la propreté et du confort des lits bourgeois, quand nous apprenons que Louis XIV avait souvent son sommeil troublé par des punaises !

Ce n'est que sous son règne qu'on commença à trouver inconvenant de cracher par terre, de tirer de sa bouche et de jeter sous la table un mauvais morceau...

Les mouches.

L'usage des « mouches » que l'on s'appliquait sur le visage date du temps d'Henri IV. Son origine est assez curieuse. Il la faut chercher dans les petits emplâtres de taffetas ou de velours enduits d'onguent qu'on appliquait sur les tempes pour combattre les maux de dents. Ces petites taches noires faisant ressortir la blancheur de la peau, les maux de dents devinrent extrêmement fréquents ; la mode passa des coquettes au clergé. Une *mazarinade* de 1649 parle d'abbé, « frisés, poudrés, le visage couvert de mouches ».

Les mouches portaient des noms variés, suivant la place qu'elles occupaient : la mouche près de l'œil s'appelait *la passionnée*, sur les lèvres *la coquette*, sur le nez *l'effrontée*, sur un bouton *la voleuse*...

Avec le temps, les mouches prirent toute sorte de formes : étoile, croissant, cœur, figures d'animaux ; on les orna même de petits brillants.

La poudre était en usage aussi dès le xvi^e siècle, même dans les couvents, où l'on vit des

religieuses « poudrées comme des meuniers ». En 1789, la France consommait pour 24 millions de livres d'amidon en poudre à poudrer, et Mercier, dans le *Tableau de Paris*, dit qu'un grand seigneur « dépensait en farine autant pour ses cheveux que pour son estomac ! »

Si tout ne va pas encore comme dans le meilleur des mondes et si les hommes — les femmes aussi — sont toujours farcis de gros défauts et de petites faiblesses, il faut avouer qu'il y a cependant progrès sur certains points.

La livraison d'octobre de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants :

Le climat change-t-il ? par Henry de Varigny. — Magie noire. Roman, par J. Hudry-Menos. (Sixième et dernière partie.) — L'île de Jersey, par Ernest Tissot. (Seconde et dernière partie.) — Des deux côtes de l'Atlantique, par Jeanne Mairat. (Mme Charles Bigot.) (Quatrième partie.) — Les lamas et les couvents bouddhiques, par A.-O. Sibirakoff. (Seconde et dernière partie.) — Les filles du colonel. Roman, par Manuel Gouzy. (Seconde partie.) — Où s'en va le monde, par Ed. Tallichet. — Chroniques parisiennes, allemande, anglaise, russe, suisse, scientifique, politique. Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau de la Bibliothèque universelle :
Place de la Louve, 1, Lausanne

AUX GOURMETS.

Avez-vous déjà mangé du saucisson au chocolat ? — Je gage que non. — Ce saucisson amuse beaucoup l'amphithyron qui le sert sur la table un jour maigre. Il est alors refusé par les personnes scrupuleuses, tandis que celles qui savent deviner s'en régalaient en riant tout bas.

Voici la manière de le préparer :

Prenez du chocolat en tablette d'une qualité ordinaire et sans vanille, faites-le fondre doucement sur une assiette posée sur un bain-marie. Mêlez-y autant de miel qu'il en faudra pour lui donner une consistance convenable, un peu de canelle et de girofle en poudre pour assaisonner ; mettez peu d'abord, goûtez et ajoutez si cela est nécessaire. Ayez des amandes mondées ou des noisettes, coupez chacune en deux ou trois morceaux et maniez avec le chocolat préparé, de manière à donner à la coupe l'apparence d'un saucisson entrelardé. Roulez cette pâte de la même forme, et coupez en tranches que l'on servira sur un hors-d'œuvre.

La semaine-attractions. — On n'a certes pas le temps de s'ennuyer à Lausanne.

Au Théâtre, cette semaine, M. Bonarel nous a donné deux pièces nouvelles, *Les Ingénus*, de Marcel Gerbidon et *Les deux Madame Delauze*, de Mme Gabriel Mourey. Fort bien interprétées, ces deux comédies ont fait grand plaisir, la seconde surtout. — Demain, dimanche, à 8 heures, *Le Juif Errant*, pièce d'Eugène Sue, qui toujours attire les amateurs de drame, nombreux à Lausanne. — Mardi, au contraire, sera une soirée pour les amis du rire, du bon rire, sonnant clair et ne chômant pas. Au programme, un vaudeville déopilant, *La Carotte*, de G. Berr. Jeudi, *Ruy-Blas*.

Au Kursaal, le programme de la semaine n'est pas moins alléchant. Tous les numéros sont sensationnels. La plupart, pour ne pas dire tous, sont nouveaux à Lausanne. Vouloir en citer serait s'exposer à reproduire le programme in extenso. Faut-il dès lors s'étonner que les gens qui aiment à se trouver en nombreuse société, car on se sent les coudes à Bel-Air, aillent passer au kursaal les soirées qu'ils ne consacrent pas au théâtre ou aux concerts ? Non, n'est-ce pas ; c'est le contraire qui aurait lieu d'étonner. (Voir aux annonces.)

Et puisque nous parlons concerts, signalons celui que donnera mardi, à la Maison du Peuple, l'Estudiantina *La Choralia*, que dirige M. Max Frommelt. L'originalité de ce genre de musique, encore peu répandu chez nous, la variété et la richesse du programme assurent de nombreux auditeurs à la Choralia. Ajoutons que MM. Wessely, violoncelle-solo de l'Orchestre symphonique, Frommelt, violoniste, se feront entendre dans ce concert. M. le professeur Nauber, tiendra le piano d'accompagnement.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAYRAT

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.
AM: FATIO, successeur.